

fondre en un seul deux personnages qui ont eu souvent les mêmes protecteurs et qui menèrent presque toujours une existence semblable — si nous ne savions d'une part que l'un mourut relativement jeune, au lieu que l'autre se plaint sans cesse du poids de la vieillesse, si le second surtout, celui du manuscrit de la Marcienne, n'avait, dans un poème composé sans doute en 1153, nommé son « ami et précurseur » Prodromè, « l'écrivain illustre et vanté, l'hirondelle harmonieuse, la langue si éloquente », comme étant mort au moment où lui-même adressait ces vers à l'empereur Manuel. Entre ces deux homonymes, qui peut-être furent parents, comment faut-il partager l'énorme bagage littéraire qui nous est conservé sous leur nom? Auquel des deux faut-il faire honneur de ces curieux poèmes en grec vulgaire, dont nous parlerons plus loin, et dont on a jugé parfois, à tort selon moi, qu'ils n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre? Ce sont là des problèmes d'érudition pure, qu'il n'y a point lieu d'examiner ici. Pour l'objet que se propose cette étude, à savoir de montrer ce qu'était un poète de cour au siècle des Comnènes et d'examiner la nature des relations qu'il entretenait avec ses puissants protecteurs, il sera légitime sans doute de puiser également des informations dans les œuvres de deux hommes qui furent à peu près contemporains et qui connurent des destinées presque pareilles — étant bien entendu que l'on n'ignore point l'état actuel de la question, que l'on admet volontiers la distinction des deux Prodromes, et qu'il s'agit ici seulement de peindre un type général, qui fut fréquent au XII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

1. Sur les questions très délicates qui sont ici indiquées, on